

TEXTE 1

**LA TECHNIQUE EST
UN PHÉNOMÈNE
AUTONOME**

La technique ou l'enjeu du siècle, 1954

3^{ème} édition, 2008
Economica, pp. 121-134

PRÉSENTATION

La technique constitue le principal objet d'étude de Jacques Ellul. Elle revient tout au long de son œuvre et il lui consacre essentiellement trois ouvrages :

- *La technique ou l'enjeu du siècle*, écrit en 1950 et publié en 1954,
- *Le système technicien*, en 1977,
- *Le bluff technologique*, en 1988.

L'extrait proposé ici est tiré du premier de ces livres.

Il peut paraître surprenant se référer à un texte aussi ancien lorsqu'on entreprend d'étudier un phénomène à peine émergent tel que le transhumanisme.

Notre point de vue, précisément, est de considérer que si d'une part le vœu des protagonistes du transhumanisme n'est rien d'autre que le remplacement de l'espèce humaine par le *cyborg*, et si d'autre part ce vœu n'est généralement pas pris au sérieux par les milieux intellectuels, c'est qu'il s'enracine dans un préjugé qui s'est installé au fil du XX^e siècle. Aussi paradoxal que cela puisse être, les "*nouvelles technologies*" font débat depuis des années *parce que* la technique est l'objet d'un *consensus mou*.

« On n'arrête pas le progrès » signifie que l'on peut se permettre autant que l'on veut de critiquer la bombe atomique ou les centrales nucléaires, et même de s'y opposer avec vigueur, jamais l'usage de l'énergie atomique n'est lui-même questionné sans que l'on passe aussitôt pour un technophobe arriéré.

Or, affirme Ellul, ce hiatus entre la critique de l'*effet* et la non-critique de la *cause* est un leurre : c'est parce que l'on s'interdit de questionner la technique d'un point de vue ontologique, ce qu'elle *signifie* pour l'homme, qu'inévitablement le champ de ses applications finit toujours par *s'imposer* à ce dernier. Dès lors qu'une chose *peut* techniquement se faire, on peut être sûr qu'elle se fera.

Tout le drame humain actuel repose sur la non prise en considération de cette *fatalité*.

La technique est un phénomène *autonome*, échappant dans son développement même, au contrôle de l'homme depuis des considérations éthiques *externes*.

Par contre, la technique impose une nouvelle éthique depuis ses propres normes, le fondement de cette nouvelle éthique étant "la recherche en toute chose de la méthode absolument la plus efficace" (pp. 18-19).

Cette éthique se formule donc non pas depuis les registres de la conscience, de la volonté et de la responsabilité mais depuis l'inconscient : Ellul, on va le voir ici, assimile le fait que la technique est autonome au fait qu'elle est littéralement *sacralisée*.

Autonomie de la technique

Le premier aspect de cette autonomie, nous le trouvons parfaitement exprimé par l'un des grands techniciens de cette ère : Taylor. Il prend comme point de départ la considération que l'usine est un tout en soi, un « organisme clos », un but par elle-même. « Ce qui est fabriqué dans cette usine et quel est le but de ce travail sont des questions en dehors de son dessein » (Giedion). Cette séparation totale du but réel et du mécanisme à étudier, cette limitation au moyen et ce refus de toute intervention dans l'efficacité, nettement exprimés par Taylor, sont à la base de l'autonomie technique.

L'autonomie est la condition même du développement technique, comme le montre très clairement l'étude de Bramstedt sur la police : celle-ci pour devenir efficace doit être indépendante. Elle doit être une organisation fermée, autonome, pour opérer par les moyens plus brefs et les plus efficaces sans être entravée par des considérations annexes. Et cette autonomie doit être également assurée à l'égard de la loi : peu importe que l'action soit légale si elle est efficace. Les règles à quoi obéit l'organisation technique, ce ne sont plus les règles du juste et de l'injuste, mais des « lois » au sens purement technique. En ce qui concerne la

police, le stade suprême est le moment où le droit légalise cette indépendance à l'égard du droit lui-même et reconnaît le primat de ces lois techniques. Telle est l'opinion d'un des spécialistes allemands de la police, Best.

La technique est autonome : ce fait doit être examiné dans des perspectives diverses selon les puissances à l'égard de qui elle est autonome.

Elle l'est d'abord à l'égard de l'économie ou de la politique. Nous avons déjà vu que ce n'est pas actuellement l'évolution économique ou politique qui conditionne le progrès technique. Mais aussi ce progrès est vraiment indépendant des conditions sociales. C'est même, au contraire (et nous aurons l'occasion de le développer longuement), l'ordre inverse qui doit être suivi. La technique conditionne et provoque les changements sociaux, politiques, économiques. Elle est le moteur de tout le reste, malgré les apparences, malgré l'orgueil de l'homme qui prétend que ses théories philosophiques ont encore une puissance déterminante et que ses régimes politiques sont décisifs dans l'évolution. Ce ne sont plus les nécessités externes qui déterminent la technique, ce sont ses nécessités internes. Elle est devenue une réalité en soi qui se suffit elle-même, qui a ses lois particulières et ses déterminations propres.

Ne nous y trompons pas, lorsque l'Etat par exemple intervient dans un domaine technique, ou bien il intervient pour des raisons sentimentales, théoriques, intellectuelles, et son intervention sera alors négative ou nulle, ou bien il intervient pour des raisons de technique politique et nous avons alors seulement la combinaison de deux techniques. Il n'y a pas d'autre possibilité. Toute l'expérience historique de ces dernières années le démontre abondamment.

Mais, un degré au-delà, l'autonomie se manifeste à l'égard de la morale et des valeurs spirituelles. La technique ne supporte aucun jugement, n'accepte aucune limitation. C'est en vertu de la technique bien plus que de la science que s'est établi le grand principe : chacun chez soi. La morale juge de problèmes moraux ; quant aux problèmes techniques, elle n'a rien à y faire. Seuls des critères techniques doivent y être mis en jeu. La technique se jugeant elle-même se trouve évidemment libérée de ce qui a fait l'entrave principale (valable, non valable, nous n'avons rien à en dire ici – constatons seulement pour le moment qu'il s'agissait bien d'une entrave) à l'action de l'homme. Elle assure ainsi de façon théorique et systématique la liberté qu'elle avait su conquérir en fait. Elle n'a plus à craindre quelque limitation que ce soit puisqu'elle se situe en dehors du bien et du mal. L'on a prétendu longtemps qu'elle faisait partie des objets neutres ; actuellement ce

n'est plus utile ; sa puissance, son autonomie sont si bien assurées qu'elle se transforme à son tour en juge de la morale, en édificatrice d'une morale nouvelle. En cela elle joue aussi bien son rôle de créatrice d'une civilisation. Une morale interne à la technique. Celle-ci est assurée de n'avoir pas à en souffrir. Son cours n'en sera pas varié. Quoi qu'il en soit, à l'égard de la morale traditionnelle, la technique s'affirme comme une puissance indépendante. Seul l'homme, n'est-ce pas ? est soumis au jugement moral. Nous n'en sommes plus à cette époque primitive où des choses étaient bonnes ou mauvaises en soi. La technique n'est rien en soi. Elle peut donc tout faire. Elle est vraiment autonome.

Il est évident, d'un autre côté, que la technique ne peut s'affirmer autonome à l'égard des lois physiques ou biologiques. Au contraire, elle les met en action. Mais elle cherche en réalité à les dominer.

Dans sa très curieuse étude sur la mécanisation et le pain, Giedion montre bien que « partout où la mécanisation rencontre une substance vivante, bactérie ou animal, c'est la substance organique qui détermine les lois ». La mécanisation de la boulangerie n'est donc pas un succès : il faut plus de subdivision et de pauses, plus de précautions que dans la boulangerie à main ; l'énormité des machines ne fait pas gagner du temps ; elle permet seulement de travailler par plus grandes masses. Il montre aussi comment on cherche à transformer le pain pour l'adapter aux manipulations mécaniques. En dernier ressort, il s'agit de transformer le goût des hommes. Ainsi, chaque fois que la technique se heurte à l'obstacle naturel, elle tend à le tourner, soit en remplaçant l'organisme vivant par la machine, soit en modifiant cet organisme de façon qu'il ne présente plus de réaction spécifique.

C'est ce que nous observons dans un dernier domaine où se manifeste cette autonomie : celui des relations entre les techniques et l'homme.

Nous avons déjà vu à propos de l'auto-accroissement de la technique que celle-ci poursuit son cours de plus en plus indépendamment de l'homme, c'est-à-dire que l'homme participe de moins en moins activement à la création technique, qui devient une sorte de fatalité, par combinaison automatique d'éléments antérieurs. L'homme est réduit, dans ce processus, au rang de catalyseur ou encore de jeton que l'on place dans la fente de l'appareil automatique et qui déclenche le mouvement sans y participer.

Mais cette autonomie envers l'homme va beaucoup plus loin. Dans la mesure où la technique est précisément un moyen qui doit atteindre mathématiquement son résultat, elle a pour objet d'éliminer toute la variabilité, l'élasticité humaines. C'est un lieu

commun de constater que la machine remplace l'homme, mais elle le remplace encore beaucoup plus qu'on ne le croit !

La technique industrielle arrivera très rapidement (et plus encore si le capitalisme ne lui faisait obstacle) à remplacer totalement l'effort de l'ouvrier. Celui-ci n'ayant ni à guider ni à mouvoir la machine, mais seulement à la surveiller et à la réparer lorsqu'elle se détraque. Il ne participe pas plus au travail que le soigneur aux combats de boxe. Ce n'est pas un rêve, l'usine robot est réalisée déjà pour un grand nombre d'opérations, et réalisable pour un plus grand nombre.

Les exemples se multiplient de jour en jour, et dans tous les domaines. M. Mas montre cette automaticité, cette exclusion de l'homme dans les bureaux par exemple avec la machine dite tabulatrice : elle *interprète* elle-même les données, les renseignements élémentaires, les ordonne, en textes et chiffres distincts, puis en effectue la sommation, elle classe elle-même les résultats en groupes et sous-groupes afférents à des objets différents, etc. Nous sommes en présence de tout un *circuit* administratif qui est effectué par une seule machine qui se contrôle elle-même. M. Wiener, dans un tout autre domaine décrit la chaîne automatique. La chaîne de montage est dirigée par une machine mathématique qui, non seulement agit selon un rythme prédéterminé, mais encore a « la tâche logique de canaliser une série d'ordres nouveaux concernant les opérations – autrement dit, elle doit interpréter les incidents de fabrication et en tenir compte ». Citons les plus récents exemples de progrès de cet ordre : aux Etats-Unis une usine produisant cinquante tonnes de caoutchouc artificiel par jour, et où il n'y a pas un seul ouvrier : le personnel est tout entier composé d'ingénieurs qui surveillent seulement la marche des machines ; en U.R.S.S., d'après *L'Information Soviétique* (1950), une mine de charbon du Donetz vient d'être équipée d'immenses perforeuses qui creusent le sol et font les galeries, détachent le charbon, le chargent automatiquement ; le charbon est déversé dans des trémies qui trient le charbon remonté à la surface et chargé ensuite sur wagons par des chaînes sans fin de façon également automatique ; il n'y a pratiquement aucune intervention humaine ; en tout cas il n'y a pas à proprement parler de mineurs dans cette entreprise. On peut encore prendre l'exemple du pilote automatique. Jusqu'à ces dernières années, le pilote automatique était branché en vol lorsqu'il n'y avait qu'un vol rectiligne. Les opérations délicates étaient effectuées par le pilote vivant. Actuellement (1952) dans certains avions supersoniques, le pilote automatique effectue les opérations de décollage et d'atterrissage. Même genre d'exploit avec les célèbres machines de pointage automatique des batteries de D.C.A. L'homme se borne à

